

Je l'espère

## LETTRE OUVERTE A UN HOMME FERMÉ

---

A M. Ferdinand Brunetière, de l'Académie française.

MONSIEUR,

Il y a un an, j'ai publié dans cette revue et je vous ai adressé une *lettre ouverte* sur la question que vous aviez soulevée dans *le Figaro* relativement à ce que vous appelez « la faillite de la science ». Naturellement, vous ne m'avez pas fait l'honneur d'une réponse, fut-ce un simple accusé de réception. Je dis, *naturellement*, car personne n'ignore que les corps savants ont toujours professé, aussi bien dans leur ensemble que particulièrement, une sainte horreur de la vérité. Ce qui est clair leur paraît réellement obscur, disait Guizot; le vague et l'indétermination constituent leur domaine préféré; et quand, par extraordinaire, ils daignent accepter une polémique, c'est à la condition de combattre au milieu des brouillards, comme les héros d'Ossian.

Cependant, il est juste de constater qu'il se présente parfois des exceptions à cette règle générale, exemple, feu votre collègue, Alexandre Dumas. Courtoisement interrogé par un de mes amis, M. H. Bonnet sur son ouvrage *Le Palais de Justice à Paris, son monde et ses mœurs*, l'illustre écrivain voulut bien s'expliquer, sans s'inquiéter de savoir si son interlocuteur était « connu », et si son nom était coté sur le marché littéraire. Il ne vit qu'une chose, la valeur des arguments qu'on lui soumettait et il répondit comme doit le faire tout homme qui tient une plume lorsqu'il a devant lui un adversaire de bonne foi, intelligent et convaincu.

De vous, Monsieur, je n'espère rien de semblable. C'est donc à un homme fermé que je m'adresse. Mais votre nom

me servira à dorer la pilule que je cherche à faire avaler à une bien grande malade, la société actuelle, atteinte de ploutocratie aiguë. Cette forme tangible du matérialisme chrétien ou du matérialisme tout court.

Toutefois avant d'administrer, non pas mon remède, mais celui ordonné par la raison, examinons les qualités thérapeutiques du vôtre : à tout seigneur, tout honneur.

D'après vous, ce remède consisterait dans la renaissance de l'idéalisme. Un bien grand mot qui dit tout ce que l'on veut et qui ne dit rien. Voyons, Monsieur, ce que vous lui faites dire :

— Vous entendez bien que je ne prends pas ici ce mot d'*idéalisme* dans le sens précis, technique et limitatif que lui donnent les philosophes. Il y a des définitions qui ne sauraient être trop étroites ! Mais il y en a d'autres dont il est bon, nécessaire même, de laisser un peu flotter les termes. Ce que j'appelle du nom d'*idéalisme*, c'est donc, Messieurs, la doctrine, ou plutôt — car il y en a plusieurs — ce sont les doctrines qui, sans méconnaître l'incontestable autorité des faits, des événements de l'histoire ou des phénomènes de la nature, estiment qu'ils ne s'éclairent ni les uns ni les autres de leur propre lumière ; qu'ils ne portent pas avec eux leur signification tout entière ; et qu'ils relèvent de quelque chose d'ultérieur, de supérieur et d'antérieur à eux-mêmes. *l'idéalisme*, c'est encore la conviction que, si la science ou la connaissance de fait, la connaissance expérimentale, la connaissance rationnelle est une des « fonctions de l'esprit », elle n'est ni la seule, ni peut être la plus importante. Il y a plus de choses dans le monde que nos sens, — instruments merveilleux, je ne dis pas le contraire, mais instruments très bornés aussi, — n'en sauraient percevoir ou atteindre. Et *l'idéalisme* c'est, enfin, Messieurs, — Enfin, ce n'est pas malheureux ! — la persuasion, l'intime persuasion, la croyance indestructible que derrière la toile, au-delà de la scène où se jouent le drame de l'histoire et le spectacle de la nature, une cause invisible, un mystérieux auteur se cache, — *Deus absconditus*, — qui en a réglé d'avance la succession et les péripéties.

— Il faut croire, Monsieur, que vous n'êtes pas très satisfait de votre interminable définition — ni moi non plus — car vous la faites suivre d'une longue note explicative où

sont condensés les nuages sortis des cervelles nébuleuses des philosophes allemands et anglais.

— Nous sommes toujours maîtres de nos définitions, et une fois posées, on n'a le droit de nous demander que d'y conformer notre langage. Mais, comme d'autre part, on ne saurait entièrement vider les mots du sens que l'usage y a comme attaché, nous risquerions de n'être pas compris si notre définition de l'idéalisme était incompatible avec celle qu'en donnent les philosophes ou les métaphysiciens. Rappelons donc qu'en philosophie. — Depuis Parménide jusqu'à Hegel, et si l'on veut jusqu'à M. De Hartmann (1) — l'idéalisme consiste à ne reconnaître pour vrai, et même pour existant réellement, que ce qui existe d'une manière permanente et durable.

On en a donné, — dans un excellent livre sur l'*Idéalisme en Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle*, — dont Berkeley est naturellement le héros, une définition moins concise, et que nous avons plaisir à reproduire. « Cette philosophie, y lisons-nous prend le nom d'*idéaliste* qui aperçoit, *au-dessus* du monde actuel, — j'aimerais mieux dire *au-delà*, — tout un autre univers que nos pensées composent, dont un esprit omniprésent, le nôtre peut-être, fournit le théâtre. Elle ose plus. Au lieu que tout-à-l'heure, l'âme éprise du mieux se contentait d'inventer par de là les êtres ambians des types embellis, sur la consistance desquels elle ne se faisait nulle illusion, l'esprit maintenant prend en lui-même assurance et foi. *Le réel prétendu devient pour lui signe et symbole ; et ce sont désormais ses pensées, avec leurs lois inflexibles, leur inépuisable variété de formes et de contours qu'il estime seules de véritables existences* (2). » *L'idéalisme en Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle*, par M. Georges Lyon, p. 1 et 2.

On n'apprendra pas sans un vif intérêt que cette définition de l'idéalisme a jadis été dédiée à M. Marcelin Berthelot : « Pour avoir apporté à l'idéalisme, dont l'inscription aux nouveaux programmes de l'enseignement classique faisait l'objet de vives critiques, l'autorité victorieuse de sa parole.

— Permettez-moi, Monsieur, de découper une toute petite tranche au milieu de vos deux immenses tartines et de montrer au public l'affreuse confiture dont vous voulez le régaler.

(1) Colins qui a écrit la matière de 40 à 50 volumes ne compte pas pour M. Brunetière.

(2) C'est M. Brunetière qui a souligné les deux passages de ce galimatias.

« Il y a plus de choses dans le monde que nos sens, dites-vous, n'en sauraient percevoir on atteindre. »

Les sens ne perçoivent rien, c'est l'âme ou la sensibilité qui perçoit au moyen du cerveau. Les cinq sens qui en somme peuvent se résumer en un seul : le toucher, sont le moyen d'entrer en contact avec le monde extérieur. Des ondulations viennent frapper la rétine et colorer les objets ; des mouvements vibratoires viennent frapper le tympan, etc. ; ces mouvements, ces sensations sont transmises : soit au premier centre nerveux, moelle épinière, soit au cerveau, à la substance grise, dernier terme de leur migration.

Dans le premier cas, la sensation est toujours inconsciente, non perçue, dans le second cas, la sensation est inconsciente, non perçue ou perçue suivant certaines circonstances. Les travaux des physiologistes modernes ont mis hors de doute qu'en dehors de la conscience toutes les sensations se réduisent à des mouvements. Mais quand y a-t-il conscience? Quand y en a-t-il pas? Et comment pouvoir dire de façon certaine tel être est sensible et tel être ne l'est pas?

ou conscient

au

Ce qu'il y a de certain, c'est que nous nous sentons, nous avons la conscience, le sentiment de notre existence. Dès lors, nous pouvons affirmer que tout être que nous interrogerons et qui nous répondra, tout être avec qui nous pourrions établir un langage commun est conscient, sensible et que tout être avec lequel il y a impossibilité de communiquer intellectuellement est insensible.

L. e

Les animaux supérieurs ont un système nerveux comme nous, et cependant ils ne parlent pas. Que leur manque-t-il donc? La sensibilité.

Les animaux malgré toutes les apparences contraires sont insensibles. C'est ce que Colins a démontré depuis 1857 dans son ouvrage science sociale.

Ceci posé, analysons le titre de votre conférence : La renaissance de l'Idéalisme.

L'idéalisme implique l'idée. Un idéalisme sans idée ne se conçoit pas. Qu'est-ce qu'une idée?

C'est l'image d'une modification subie, image conservée dans la mémoire.

Mais ces images sont-elles perçues restent-elles à l'état de photographie cérébrale? C'est toujours la même difficulté qui revient.

Un exemple va nous faire comprendre.

Un chien est à la chasse; le gibier frappe ses yeux et cette image se grave dans son cerveau. Il y a là si vous le voulez une *idée matérielle*. Mais pour qu'il y ait idée intellectuelle, idée abstraite par le chien il faudrait que celui-ci fût capable de classer l'image du gibier sous un signe/de faire une image de l'image, de telle sorte qu'en l'absence de la première, il puisse se la *rappeler* à l'aide de la seconde. Or, un chien n'est pas capable de cette opération. Ce qui n'empêche pas la science actuelle tant matérialiste que spiritualiste d'affirmer que le chien est intelligent, capable d'associer des idées, en un mot sensible.

La sensibilité étendue sur toute la série des êtres depuis l'homme jusqu'à la plante, va naturellement en décroissant; elle est de moins en moins marquée à mesure qu'on descend l'échelle animale. D'après la science actuelle, la sensibilité, base de l'intelligence, serait donc divisible, c'est-à-dire matérielle. Alors, adieu les idées abstraites, adieu les idées proprement dites, et adieu l'Idéalisme;

Commencez-vous à comprendre, Monsieur l'académicien, qu'avant de parler de *la renaissance de l'Idéalisme*, vous eussiez dû vous enquérir des conditions nécessaires, absolument nécessaires à la naissance des idées?

Comprenez-vous aussi qu'en faisant percevoir les sensations par les sens vous faites montre du matérialisme le plus grossier? Et en effet, les seuls sauvages croient encore que le siège de la douleur se trouve où est la lésion de l'organe; que si par exemple, un doigt du pied est écrasé, c'est ce doigt

qui souffre. Mais quiconque possède quelques notions de physiologie, sait aujourd'hui qu'une sensation douloureuse reçue à la périphérie est immédiatement transmise au cerveau par les nerfs conducteurs des impressions tactiles, à telle enseigne que si l'on coupe le nerf, on peut se brûler le doigt impunément la paralysie est complète. C'est pourquoi on a reporté la perception au cerveau. Encore une erreur : c'est la sensibilité qui perçoit au moyen du cerveau. Mais cette erreur est au moins un pas en avant sur le chemin de la vérité, et vous piétinez sur place!

Une autre assertion non moins bizarre c'est de prétendre que nos sens sont des instruments merveilleux, « mais instruments très bornés aussi. » Bornés par qui? Bornés par quoi? Une branche que vous cassez pour atteindre un fruit peut être considérée comme le prolongement de votre bras. Le télescope prolonge notre vue. Et qu'est-ce qui vous autorise à placer une borne devant de nouvelles découvertes optiques?

En résumé, depuis Parménide jusqu'à Hegel et Hartmann, sans passer par Colins, il n'y a jamais eu d'Idéalisme réel puisque les philosophes contemporains en sont encore à se disputer sur le mécanisme de la pensée, la naissance des idées. « Nous ne savons pas ce qu'est l'esprit, nous ne savons pas ce qu'est la matière » dit M. Fouillée. Il ne s'agit donc pas de renaissance de l'Idéalisme, mais de sa naissance, ce qui est bien différent. L'idéalisme est né dans le cerveau de Colins en 1837, sa découverte, je le répète, a été imprimée en 1857 dans sa science sociale. Cette découverte est encore inconnue parce que la presse et les académies s'unissent en un commun effort pour l'étouffer dans le silence.

Si en ce moment, l'Idéalisme n'est qu'un vaste galimatias plus ou moins fardé d'éloquence académique et de littérature vaniteuse, il n'en a pas toujours été de même.

6

Autrefois, dans l'ancienne société régie par la souveraineté de droit divin, il y avait croyance à un idéalisme religieux, fait de justice et d'amour. On se résignait aux misères d'ici bas supportées patiemment par une foi ardente en des récompenses paradisiaques que distribuait à chacun, selon son mérite, un Dieu rémunérateur des bons et vengeurs des méchants qu'il punissait en les précipitant dans un enfer perpétuel. Le culte qui accompagne nécessairement la foi religieuse se symbolisait en œuvres grandioses dues au génie des artistes; œuvres qui convergeaient toutes vers un même but : la glorification de la divinité.

Aux époques d'enthousiasme, d'élan vers ce qui est accepté comme idéalisme religieux, toutes les pensées des artistes se tournent du côté du ciel : les flèches des cathédrales, comme la pointe des ogives, comme les yeux des madones. Il y a *unité* en esthétique, comme il y a *unité* en littérature, en politique, en philosophie, en religion.

— Alors, il faut revenir à la foi religieuse.

— Je n'ai qu'un mot à répondre : impossible.

Pour replacer la société sous la souveraineté de droit divin, il faudrait anéantir la presse, détruire les communications, briser les télégraphes, plier la science devant les dogmes, revenir à la propriété féodale, à la domination de la terre sur les écus — allez parler de ça à M. De Rothschild. — Il faudrait même, Monsieur l'académicien, fermer votre académie, source inextinguible d'anarchie en présence de la foi. Quel est le fou qui oserait tenter pareille aventure? Quels sont les insensés qui le soutiendraient?

Depuis quatre siècles que l'imprimerie en caractères mobiles a été inventée, l'examen a jeté de si profondes racines que vouloir les arracher équivaldrait à éteindre le soleil en le plongeant dans la piscine de Lourdes. L'examen est désormais indestructible et nulle puissance n'est plus en état de le comprimer. Nous sommes à une époque où il ne s'agit plus de croire, il faut *savoir* : démontrer ou se taire.

Si « la vieille chanson qui berçait notre misère », dont a parlé M. Jaurès, a été interrompue, c'est le résultat de la force des choses. C'est que la raison débarrassée des liens de l'anthropomorphisme s'est attaquée à tous les dogmes et les a mis en pièces sous les coups d'une impitoyable critique.

Pascal est venu : il vous a dit :

— « La seule religion contre la nature, CONTRE LE SENS COMMUN..... est la seule qui ait toujours été. »

— Et ailleurs.

— « Vous voulez aller à la foi et vous n'en savez pas le chemin ; vous voulez vous guérir de l'infidélité et vous en demandez les remèdes. Apprenez-les de ceux qui ont été tels que vous, et qui *parient* maintenant tout leur bien. Ce sont gens qui savent un chemin que vous voudriez suivre, et guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même, *cela vous fera croire et vous* v/  
ADÉTIRA. »

Diderot vous a montré que votre miracle de la rédemption se réduit à ceci : « Dieu, tuant Dieu, pour apaiser Dieu. » Et Lamennais vous a fait toucher du doigt l'absurdité de votre péché original. « Le péché est un acte. Comment pourrait-il y avoir culpabilité quand l'action fait défaut ? »

De son côté, Lavoisier paraphrasant le poète latin, répète cette vérité établie par Lucrèce, il y a dix-huit siècles : « Rien ne se crée, rien ne se perd ; rien ne vient de rien ni ne retourne à rien. » Que devient la création ? Et si l'on admet avec De Maistre que Dieu peut être coéternel à la matière, nous demandons à quoi il sert ?

En résumé, l'examen a détruit socialement la foi religieuse et en même temps l'Idéalisme chrétien. Actuellement, le christianisme est aussi incapable de servir de base d'ordre à notre société que le serait la religion du grand Lama.

Mais si, au point de vue social, la foi religieuse a perdu

9

toute influence, il existe encore ça et là des personnalités croyantes, jouissant d'une grande notoriété et vous êtes de celles-là. Vous prétendez donc que :

— L'Idéalisme c'est, enfin, Messieurs, la persuasion, l'intime persuasion, la croyance indestructible que derrière la toile, au delà de la scène ou se jouent le drame de l'histoire et le spectacle de la nature, une cause invisible, un mystérieux auteur se cache, — *Deus absconditus*, — qui en a réglé d'avance les successions et les péripéties.

— Au delà de quoi? Il n'y a pas /d'au delà ». Le dernier des bacheliers vous dira qu'en traçant une ligne dans l'espace, en la prolongeant indéfiniment, ajoutant milliards de lieues à d'autres milliards de lieues, toujours, toujours, toujours vous rencontrerez des milliards de soleils. « Le créateur est encore à l'œuvre, disait l'illustre Arago, tous les jours il naît des univers. »

Puis si votre *Deus absconditus* a tout réglé d'avance, comment ne comprenez-vous pas que nous ne sommes que des pantins dont il tient les ficelles? S'il existe un grand potier les académiciens sont des cruches, tout comme le vulgaire. Il y a environ trente ans, Dupanloup faisait observer avec raison au docteur Grenier que si la pensée est le résultat de la matière, elle ne saurait être libre. A quoi, le docteur Le Clère, un socialiste rationnel, répondait avec non moins de logique: si la pensée est le produit d'un créateur personnel, comment pourrait-elle être libre?

— Dieu nous a fait libres.

— Nous connaissons l'argument. Il est employé dans les pensionnats de jeunes filles où l'on enseigne que le bon Dieu se promène sur les nuages avec un manteau bleu et une barbe blonde; parfois il envoie ses anges en mission comme l'ange Gabriel près de M<sup>lle</sup> Confédon. Il est temps d'en finir avec toutes ces niaiseries.

Que signifie le mot liberté? — Indépendance. — La par-

ticule in donnant un sens négatif, il est clair que ce qui ne dépend de rien est éternel. Dès lors : si Dieu existe, lui seul est indépendant, lui seul est éternel. Dans ce cas, tout ce qui est en dehors de lui dépend de lui, et nous sommes ses pantins.

Si nous sommes libres, c'est qu'il y a chez chacun de nous une sensibilité, une âme qui survit à notre corps : un être simple, indivisible, immatériel, éternel. D'où la conclusion que si nous sommes libres, Dieu ne l'est pas. Un Dieu qui nous fait libre équivaut à une montagne sans vallée.

Ce n'est pas tout : si nos âmes sont créées, si elles ont commencé, elles finissent. On ne peut concevoir des âmes nées qui ne meurent jamais. L'immortalité de l'âme est une bêtise. Pascal nous a appris que l'infini ajouté au fini donne au total l'infini. L'âme est éternelle ou temporelle, il n'y a pas de milieu. Et elle est nécessairement temporelle si elle commence, c'est-à-dire matérielle. Quelle différence y a-t-il entre ce matérialisme chrétien et le matérialisme sans plus? En réalité il n'y en a pas. C'est une seule et même idée sous deux formes différentes.

L'ancien idéalisme s'appuyait sur la foi religieuse recouverte d'un masque de sophismes. L'examen en arrachant le masque a mis le sophisme à nu. Il nous faut autre chose qui puisse braver l'examen.

\*  
\*\*

Je ne vous suivrai pas, Monsieur, dans votre course à travers les sciences physiques, la littérature, le théâtre, la peinture, etc. Je vous vois bien courir après l'idéalisme, mais je ne vous vois pas l'atteindre.

c/ Ce que vous dites du socialisme me fait encore l'effet d'une de ces tartines dont vous avez le secret. C'est à croire que vous l'avez confectionnée avec du fruit de mancenillier, car elle suffirait à empoisonner votre auditoire. Qu'on en juge!

— J'aborde ici, je le sais bien, une matière délicate, et pour que

vous m'accordiez en retour le droit de la traiter en toute liberté, je vous déclare avant tout qu'au sens actuel, au sens politique du mot, je ne suis pas *socialiste*. Je le regrette, — ou, pour mieux parler, je regrette que l'abus que l'on a fait du mot m'empêche de m'en servir; je regrette qu'un mot qui ne devrait être, comme je le disais dans une récente occasion, qu'on n'avait inventé que pour être l'antithèse du mot d'égoïsme et le synonyme de solidarité, en soit venu jusqu'à ne signifier que haine et misérable envie; je regrette qu'on l'ait compromis dans de criminelles aventures; et en d'autres temps moins troublés, moins confus, où je n'aurais pas risqué d'être mal compris, j'aurais aimé à me dire *socialiste*, mais je ne le suis pas; et de toutes les réformes prochaines dont le socialisme nous menace, depuis la « nationalisation du sol » jusqu'à la « désintégration de l'idée de patrie », je n'en admet aucune. Mais, après tout cela, Messieurs, comme ces réformes, ou d'autres encore, ne sont qu'une expression variable et transitoire de la doctrine, croyez bien et rendez-vous compte que, s'il se dissimule sous son nom plus d'un sentiment méprisable, la vraie force du socialisme, qui le rend redoutable, et dont nous ne saurions triompher qu'en lui opposant une force de la même nature, c'est d'être un idéalisme.

— Et cela continue ainsi durant dix-huit pages. Arrêtons-nous à la première et discutons.

Vous n'aviez nul besoin, Monsieur, de déclarer que vous n'êtes pas *socialiste*; il suffit de lire deux lignes de vous pour en être persuadé. Vous êtes *logomachiste*, et je vais avoir l'honneur de vous le montrer.

Qu'est-ce que l'égoïsme? — C'est la nécessité de tout rapporter à soi. Trouvez-moi un raisonnement, un seul raisonnement qui ne soit un rapport à nous? Mais il y a bon et mauvais raisonnement comme il y a bon et mauvais égoïsme. Celui qui croit ou qui sait que les actions posées ici bas et non sanctionnées, le seront inévitablement en une autre vie, et qui, néanmoins, sacrifie tout au présent, fait un mauvais raisonnement. C'est un égoïste stupide. Mais celui qui agissant d'une manière différente, sacrifie le présent à l'avenir, est un égoïste sensé. Il raisonne bien.

Qu'est-ce que le socialisme? — C'est le règne de la raison

qui ordonne de se sacrifier à ses semblables, de faire taire les tendances de passion en face du devoir. L'égoïsme rationnel et le socialisme rationnel loin d'être en opposition sont en parfaite harmonie. Et c'est pourquoi je suis fier de me déclarer socialiste.

Le socialisme, Monsieur, signifie *fraternité*, et c'est votre bourgeoisisme qui enfante la haine des cannibales. J'ai vu, dans mon enfance, en juin 1848, vos cannibales à l'œuvre. Je les ai entendu hurler aux prolétaires enfermés dans les caves des Tuileries : « Qui veut du pain? J'en ai dans ma giberne! » Et c'est pourquoi j'ai le bourgeoisisme en horreur.

« Il y a, dit Michel Chevalier, un abîme entre le bourgeois, d'une part, le paysan et l'ouvrier de l'autre. Le bourgeois ne sent rien de commun entre lui et le prolétaire. Il est convenu de regarder ce dernier comme une machine qu'on loue, dont on se sert, et que l'on paie tout juste pendant le temps qu'on en a besoin; de même, aux yeux d'un grand nombre de prolétaires, le bourgeois est un ennemi dont on n'accepte la supériorité que parce qu'il est le plus fort. »

| : — Ainsi haine en haut, haine en bas, haine partout; et c'est cette jolie société bourgeoise que vous voulez conserver!

Après cela je comprends que vous repoussiez la nationalisation du sol. Combien il est regrettable, Monsieur, que dans vos études philosophiques depuis Parménid/ jusqu'à Hegel et Hartmann, vous ayez oublié non seulement Colins, mais aussi Herbert Spencer. Si vous vous étiez donné la peine d'ouvrir *l'Introduction à la Science sociale*, vous auriez lu ceci :

e/

« La justice n'admet pas la propriété appliquée au sol. — car si une partie du sol peut être possédée par un individu, qui la retient pour son usage seul, comme une chose sur laquelle il exerce un droit exclusif, d'autres parties de la terre peuvent être, occupées au même titre, et ainsi toute la surface de notre planète tomberait entre les mains de certains individus. — Voici alors le dilemme auquel on arrive. Si toute la superficie habitable du globe devient la propriété

73

exclusive de certaines familles, ceux qui ne sont pas propriétaires n'ont aucun droit à occuper une place sur la terre. Ceux-là donc n'existent que par tolérance, ou sont tous usurpateurs; c'est seulement avec la permission des seigneurs de la terre qu'ils trouvent une place où poser le pied. Si même les maîtres du sol veulent leur refuser cette place, ces hommes sans terre peuvent être expulsés définitivement de ce monde si l'on admet que la terre peut être l'objet d'une propriété exclusive, il s'ensuit que le globe entier peut devenir le domaine privé de quelques individus; et en ce cas, tous les autres ne pourraient exercer leurs facultés, et même exister qu'avec le consentement des propriétaires. Il est donc manifeste que la propriété exclusive du sol viole le principe de la liberté égale pour tous, car des hommes qui ne vivent et n'existent que par permission d'autrui ne sont pas des êtres libres comme leurs suzerains. Ni la mise en culture ni même le partage égal du sol ne peuvent faire naître un droit absolu et exclusif : car poussé à ses limites extrêmes, un pareil droit engendre le despotisme complet des propriétaires; à chaque instant les lois votées par le parlement sont la négation d'un semblable droit. Enfin, *la théorie du droit collectif d'hérédité foncière reconnu à tout homme* EST CONFORME AU DÉVELOPPEMENT DU PLUS HAUT DEGRÉ DE CIVILISATION, et quelque difficulté qu'il soit de faire passer cette théorie dans les faits, L'ÉQUITÉ COMMANDE RIGOREUSEMENT QUE CELA S'ACCOMPLISSE. »

Vous le voyez, Monsieur, votre idéalisme bourgeois est de la sauvagerie comparé à notre idéalisme socialiste. Ce n'est pas un pauvre diable d'écrivain comme moi qui vous le dit, c'est Herbert Spencer.

Et quant à l'idée de patrie que vous défendez, ce qui est d'un bon patriote, permettez-moi de vous soumettre ce petit calcul.

*Le Moniteur des tirages officiels* du 19 janvier 1892, estimait ainsi la valeur des propriétés immobilières françaises :

Propriétés non bâties. . . . .	91 milliards 500 millions.
Propriétés bâties . . . . .	49 — 500 —
	<hr/>
Total de la valeur du sol. . . . .	141 milliards.
Sur lequel. . . . .	30 milliards au moins sont
	hypothéqués.
	<hr/>
Reste. . . . .	111 milliards.

Supposez qu'un syndicat de banquiers, Allemands ou Anglais se rende acquéreur de ces hypothèques et voilà plus du 1/3 de la France mise dans le portefeuille de l'étranger.

Eh bien, Monsieur, si vous étiez moins illustre littérateur et meilleur logicien, vous comprendriez qu'avec le sol entré à la propriété collective et déclaré inaliénable, pareille tentative est absolument impossible.

Qu'on dise maintenant si c'est le socialiste Frédéric Borde qui défend l'intégrité du territoire français où le bourgeois Ferdinand Brunetière avec sa *renaissance de l'Idéalisme*?

Veillez agréer, etc.

FÉDÉRIC BORDE.

Pau, le 10 juin 1896.